

SUPPLEMENT AU SORBELLOIS

29 DECEMBRE 1893

NOËL

Reste-t-il encore quelque chose à dire ou à écrire sur la fête de Noël, la fête des petits enfants, la fête de la famille, la plus touchante des fêtes chrétiennes. Non, peut-être. Les poètes l'ont chanté. Les historiens ont raconté son passage à travers les siècles. Le peuple en a consacré les traditions dans ses contes et ses légendes. La grande voix des orateurs sacrés en a exalté les mystères et publié les gloires. N'importe ! De même que ces chants à la fois simples et solennels, attendrissants et grandioses, dont la mélodie ne laisse jamais l'oreille, Noël est un de ces sujets indépuisables qu'on peut ramasser à l'infini sans fatiguer jamais. Quand il s'agit de Noël, les roches mêmes ont pour le locuteur le charme d'un refrain tout plein de réminiscences intimes, comme ces vieux parfums oubliés dans le fond d'un tiroir aux souvenirs. Noël nous sera toujours cher, car il nous tient par les sentiments et les croyances ; par les tendresses et les enthousiasmes ; par le cœur et l'esprit. C'est pour nous la prière et la poésie enveloppées toutes deux dans une même auréole radieuse et caressante. Disons donc un mot de cette fête antique, toujours nouvelle et toujours jeune. L'institution en remonte au berceau de l'Église d'Occident. Elle fut célébrée pour la première fois, suivant certains auteurs, par saint Téléphore, en l'an 138. Ce fut le pape Jules I, dont le règne dura de 337 à 352, qui après avoir consulté les docteurs de l'Orient et de l'Occident sur le véritable jour de la nativité du Sauveur, en fixa définitivement la célébration au 25 décembre, bien qu'il n'y ait rien dans les évangiles qui indique positivement ce jour-là comme celui du grand événement. De fête purement religieuse, Noël devint, dans le moyen âge, une fête toute populaire. C'était le signal des réjouissances, des assemblées joyeuses, des fiançailles. La crèche de l'Enfant Jésus devenait chaque année le théâtre de ces jeux récréatifs appelés mystères, et que les troubadours et les trouvères organisaient en l'honneur de la sainte Famille. Plus tard, malheureusement, ces fêtes dégénérent en bouffonnerie grotesque peu en harmonie avec la circonstance. C'est en Espagne que ces coutumes profanes persistèrent plus longtemps. En France, on y substitua la messe de minuit. La messe de minuit, touchante et solennelle, que, durant de longs mois d'attente, les petits enfants entrevoient dans leurs rêves comme une ouverture de paradis. Mystérieuse cérémonie dont les vieillards mêmes ne peuvent voir le retour annuel, sans écouter chanter au fond de leur cœur comme un écho lointain des douces émotions de l'enfance ! Qui de nous, entrant dans une de nos églises, pendant la nuit de Noël, peut, sans qu'une larme lui monte du cœur aux paupières, entendre flotter sous les voûtes sonores, avec la puissante douceur des orgues, ces chants si beaux de simplicité et de grâce naïve, que nous ont transmis ces génies inconnus à qui l'art chrétien doit tant de chefs-d'œuvre : *Adieu fidèles ! cette invocation si large de rythme en même temps que si gracieuse de forme ! Nouvelle agréable ! cette mélodie pleine d'entrain, si bien dans la jovialité de nos pères ! Dans cette étable ! ce cautique dont la majesté nous courbe le front malgré nous devant le grand mystère chrétien ! Les anges dans nos campagnes ! ce hosanna triomphal, si vibrant de confiance, d'allégresse et d'adoration ! Et enfin, le premier de tous, le plus ému et le plus populaire de nos Noël : *Où bergers, assemblez-vous !* Chez nos pères de Bretagne et de Normandie, cette messe de minuit était l'occasion de longues*

veillées, surtout au château, où se réunissaient les villageois pour entendre l'heure de l'office. On jetait alors de véritables troncs d'arbres dans les immenses cheminées de l'époque et l'on se ragaieit en cercle autour de l'âtre. De là ce qui s'appela plus tard la *bûche de Noël*. On versait un petit verre de vin sur cette bûche en disant : *Au nom du Père ;* et l'on se distribuait une sorte de gâteau que l'on appelait *nielles*, probablement d'origine de nos croquignoles, (croquez nielles.) Notons que les croquignoles sont, dans nos campagnes, le mets de Noël par excellence. Les bonnes ménagères croiraient manquer à toutes les traditions si, au retour de la messe de minuit, la famille—et même les voisins—ne pouvaient s'asseoir autour d'un appétissant morceau de croquignoles dorées et toutes croustillantes dans leur toilette blanche et sucrée. Dans certaines parties de la France—notamment en Alsace—mais surtout en Allemagne et en Angleterre, la bûche de Noël s'est transformée en *Arbre de Noël*. Cet arbre est encore de mode et consiste en une belle tête de sapin, bien régulière et bien verte, aux rameaux de laquelle on suspend des bougies multicolores, les jouets d'enfants et les autres cadeaux de famille qu'on échange ce jour-là. Pour les Anglais, Noël est un jour unique. C'est le jour familial entre tous, le jour des banquets, des réunions mondaines, de l'hospitalité traditionnelle. L'énumération des quartiers de viande et des pièces de gibier qui se consomment dans la ville de Londres à chaque Christmas fatiguerait, comme dit Louis Blanc, le patient génie d'Homère. Une légende affirme que, la nuit de Noël, les bêtes acquièrent soudain le don de la parole. Si la chose est vraie,—en Angleterre surtout,—cette immense hécatombe de leurs semblables ne doit pas fournir à celles qui restent un sujet de conversation bien folâtre. Parmi les vieux Noël, que la tradition nous a transmis, il en est un d'une naïveté charmante, assez inconnu, je crois, que j'ai entendu chanter dans mon enfance, et que j'ai toujours retenu. Le voici :

—D'où viens-tu berger ?
Oh ! d'où viens-tu ?

—Je viens de l'étable,
De m'y promener.
De voir un miracle
Qui vient d'arriver.

—Qu'as-tu vu, berger ?
Oh ! qu'as-tu vu ?

—J'ai vu, dans la crèche,
Un petit enfant,
Sur la paille fraîche
Qui dort tendrement.

—Y a-t-il plus berger ?
Oh ! y a-t-il plus ?

—La Saint-Vierge sa mère
Lui fait boire du lait !
Saint Joseph, son père,
Qui tremble d'effroi.

—Y a-t-il plus berger ?
Oh ! y a-t-il plus ?

—Y a le bœuf et l'âne,
Tous les deux présents,
Avec leur halme
Qui réchauffent l'enfant.

—C'est-il tout berger ?
Oh ! c'est-il tout ?

—Sont trois petits anges
Descendus du ciel,
Chantant les louanges
Du père éternel.

Hélas ! elles sont bien loin les heures où nous écoutions tout émus ces vieilles ballades. La jeunesse s'est enfuie avec elles, pour faire place aux préoccupations de l'âge mûr. Les fêtes de Noël, si lentes à poindre pour les petites têtes blondes qui les attendent avec tant d'impatience, arrivent bien vite et se succèdent bien rapidement pour les fronts que la cinquantaine dénuée ou argente. Eh bien, malgré tout, à chaque hiver qui me vieillit, quand revient ce jour béni entre tous les jours, cette nuit, un essaim d'émotions candides, de souvenirs joyeux et purs, se réveille et bat de l'aile au dedans de moi. Et quand, du haut de leurs cages aériennes, les cloches sonnent dans l'ombre l'anniversaire du

mystère auguste, je crois voir l'ange de mes jeunes années qui me pousse du coude, me fait signe du doigt, et m'invite à le suivre auprès de l'humble berceau où sommeille le Dieu des petits enfants. Cher ange des douces joies et des innocentes gaietés, qui nous reconnaît toujours malgré les rides de nos tempes et la lourdeur de nos pas ! Chastes lueurs du passé, nimbes de nos premiers matins, dont le divin reflet nous suit jusqu'au tombeau ! Noël ! Noël !
Gloria in excelsis Deo !
LOUIS FRÉCHETTE.

UNE PERLE

Ils étaient là cinq souliers, lui-sants et propres, rangés sous la cheminée comme des tuyaux d'orgue : l'aîné à droite, le plus jeune à gauche, les autres au milieu. Ils se sont faits très beaux pour la nuit de Noël, ayant mis des lacets de soie neuve et des œillets qui brillent comme de petits cercles d'or. On dirait de l'ébène verni. Une souris s'y mirerait à l'aise, et les crieris s'enfoncent, en chantant, dans la fourrure épaisse dont ils sont doublés. Tous les cinq attendent le petit Noël.

Mais, hélas, près d'un tison fumeux, triste et seul, se tient un petit soulier qui semble redouter l'élégant voisinage de ses frères. Il appartient à l'enfant le plus jeune de la maison, au plus jeune et au moins aimé. Pourquoi ? est-ce parce qu'il vint au monde sans être attendu et désiré ? est-ce parce qu'il naquit débile et souffreteux ? Enfin, on ne l'aime pas dans ce foyer, pourtant béni, où il aurait tant besoin d'être aimé.

Regardez comme il est mélancolique le petit soulier ! Sous la cheminée de ses frères, il a l'air d'un proscrit ou d'un étranger. Son aspect est lamentable : son talon poudreux est penché comme la tour de Pise, son cordon de laine est brisé, la semelle du dedans est plissée comme le front d'un vieillard et sa pointe racornie est percée de deux trous qui regardent comme des yeux larmoyants le tison fumeux.

Il a perdu ses clous comme on perd ses dents ; et son cuir jauni se hérissé de petites pointes comme une peau qui a la chair de poule. Son empeigne disjointe a l'air de ricaner en montrant la corde et le *coup de pied*, fatigué par l'usage, forme des vagues tachées de boue. Il est si chétif et si petit qu'un souris trotinant dans les cendres, est en train de le ronger sans crainte ni pitié. Il est si démodé, si abattu, que l'on dirait qu'il vient de faire le tour du monde. C'est tout bonnement, qu'au sortir du berceau, il a piétiné dans les chagrins de la vie. Ce n'est plus que la savate d'un pauvre enfant, et, cependant, il attend, lui aussi, la visite du petit Noël.

Le petit Noël arrive ; il arrive annoncé par un flot d'étincelles et le vent d'hiver qui remplit la cheminée de son harmonieuse chanson. Il descend, voltigeant autour de l'âtre, se pose comme un colombe blanche sur les hauts landiers, secoue ses ailes lumineuses et en fait tomber de merveilleux jouets qui remplissent les cinq souliers.

Puis, il reprend son vol. Mais le bruit d'un grillon lui fait retourner la tête : il s'arrête, il se penche, il regarde, et près du tison fumeux, il aperçoit le petit soulier qui a perdu jusqu'à son lacet de laine et dont les trois bœufs le regardent en suppliant. Le petit Noël se sent attendri et il laisse retomber ses ailes en inclinant sa tête attristée ; il n'a jamais vu ni sabot ni soulier plus malheureux. Mais, hélas ! il ne lui reste rien ; arlequins et poupées, pantins, polichinelles, cerceaux, tourterelles, ballons, il a tout donné. Le

jour approche, son voyage terrestre est fini, et il doit remonter dans les sphères célestes faire ses commandes pour l'an prochain.

Et, tandis que ses heureux frères succombent et s'affaissent sous le poids des jouets qu'ils ont reçus, le petit soulier attend toujours. Quelle affliction pour le petit Noël ! Il prend son vol ; mais en se retournant, il laisse tomber une larme dans le foyer. La nuit était glacée. La larme se cristallise et, le matin, au point du jour, l'enfant trouve une perle dans son petit soulier. FULBERT DUMONTIEL.

L'Echelle de Saint Joseph

Un jour, c'était sans doute vers le temps de Noël, les saints habitants du ciel conversaient entre eux et s'entretenaient de choses et d'autres. —Ne remarquez-vous pas, fit l'un, que depuis quelque temps, il circule dans notre glorieuse cité certains individus à la mine étrange pour ne pas dire suspecte ? —En effet, répartit un autre saint, et ces nouveaux venus, que personne de nous n'a connus comme clients, ont vraiment des allures bien communes pour ce séjour de gloire et de sainteté. Chacun émettait ainsi son avis, uniquement préoccupé de l'honneur de la céleste patrie et du royaume de Dieu ; car au ciel, tout sentiment de jalousie et d'envie est à jamais banni. Il fallait prendre un parti. On résolut d'envoyer des députés à saint Pierre, pour lui demander des explications sur l'admission en paradis de ces personnages qu'une mine si négligée et des manières si communes semblaient devoir en exclure encore pour un temps.

Les envoyés trouvèrent saint Pierre fort occupé. Il pesait, mesurait, comptait les mérites d'une foule de postulants. Il en arrivait de toutes les contrées de la terre, car c'était l'époque d'un grand jubilé. Saint Pierre était en train de prouver à un malheureux buveur qui cherchait à pénétrer au ciel, qu'il avait besoin d'être purifié quelque temps en purgatoire ; l'homme suppliait, saint Pierre insistait, quand saint Adrien vint lui frapper familièrement sur l'épaule :

—Saint Pierre, portier du ciel ! lui dit-il. —Laissez-moi, répliqua saint Pierre, vous voyez que je n'ai pas un instant à moi. —De grâce ! reprit saint Adrien, fermez donc la porte à cet ivrogne, et veuillez nous écouter. Pleins de respect pour vos augustes fonctions, nous venons précisément vous demander comment, depuis un certain temps, vous vous relâchez ainsi de vos justes rigueurs, et admettez au ciel des malotrus de la trempe de celui-ci. Le nombre de ces drôles ne devient que trop grand parmi nous.

—Eh quoi ! reprit vivement saint Pierre, je garde et je veille nuit et jour ; je ne me donne ni paix ni trêve pour viser chaque passeport, et pour sonder tous les cœurs. Je puis dire que jamais rien d'impur n'a passé par cette porte depuis le jour où le divin Maître m'a confié la clef ; car nul ne passe sans voir ici ses actions, ses paroles et ses pensées scrupuleusement pesées. Et c'est à moi que vous adressez ces reproches de négligence et de faiblesses.

—Pardonnez-moi, dit saint Pierre, ne vous troublez pas, je vous prie, mais bien plutôt, jetez les yeux sur le gars qui va là. Vit-on jamais un semblable en ces saints lieux ? Voyez quels regards craintifs il jette sur nous, comme il cherche à dissimuler ! Que dites-vous de cette chaussure, toute couverte encore des bous des mauvais chemins qu'il a parcourus, de ces vêtements déchirés, sans doute, dans quelque rixé de cabaret ? Tout cela est-il bien digne de la gloire des cieux.

—Pardonnez-moi, dit saint Pierre, ne vous troublez pas, je vous prie, mais bien plutôt, jetez les yeux sur le gars qui va là. Vit-on jamais un semblable en ces saints lieux ? Voyez quels regards craintifs il jette sur nous, comme il cherche à dissimuler ! Que dites-vous de cette chaussure, toute couverte encore des bous des mauvais chemins qu'il a parcourus, de ces vêtements déchirés, sans doute, dans quelque rixé de cabaret ? Tout cela est-il bien digne de la gloire des cieux. —Bon voyage ! lui criaient-ou de

ses livres en tous sens, sans rien y comprendre. C'est, qu'en effet, le gaillard avait bien plus l'air d'un pillier de cabaret que d'Église. Ses poignets semblaient s'être bien exercés à manier le gourdin sur le dos d'une malheureuse épouse qu'à égrener un rosaire. Il était évidemment de ceux qui avaient dû passer par le trou d'une aiguille et que les sacrements reçus *in extremis* avaient seuls pu arracher à l'éternelle damnation. Saint Pierre ne pouvait en croire ses yeux. —Pour le coup j'ai été trompé, s'écria-t-il ; il faut bien que je le reconnaisse. Car quant à celui-ci, certes, il n'est pas entré par la porte, mais par quelque autre issue. Que saint Yves, le seul avocat que nous ayons parmi nous, s'empresse d'éclaircir ce mystère, et de nous apprendre par qui de tels particuliers ont été introduits.

Saint Yves, animé d'un saint zèle, accosta l'intrus et, par quelques adroites questions, sut bientôt éclaircir l'affaire. —Je l'ai trouvé ! s'écria-t-il, revenant en toute hâte. Il n'y a que saint Joseph pour nous jouer de pareils tours !... Voilà le secret de tout ce bruit de scie, de rabot, de marteau, que nous entendons parfois derrière ce bosquet touffu qui dérobe le mur du paradis. Dans le coin le plus reculé du bois, où jamais ne passe ni saint ni ange, saint Joseph a établi un atelier. Tandis que nous le croyions paisiblement occupé à ses innocents travaux d'autrefois, que faisait-il ? Loïn de tous regards indiscrets, il a fabriqué une longue échelle, et l'a appliquée au mur d'enceinte de notre cité. Voilà tout le mystère.

A cette révélation inattendue, tous les saints s'empressèrent de se rendre à l'endroit désigné. L'échelle de saint Joseph était là tout du long adossée au mur. —Voilà bien, s'écria saint Pierre, l'irréductible preuve du délit. Il est évident que saint Joseph fait passer des âmes par ici. Je m'explique maintenant et sa nombreuse clientèle parmi les enfants de la terre, et pourquoi cette multitude de gens débraillés, difformes, semblables à celui de tout à l'heure, passent et repassent sans cesse, portant une médaille et faisant neuvaine à saint Joseph.

III Qui pourrait redire toutes les clameurs, toutes les récriminations que cette découverte souleva contre saint Joseph dans tous les rangs des élus ? Saint Pierre dépitait ? —A quoi me servent, s'écriait-il, mes glorieuses fonctions de portier de la céleste Jérusalem ? Je renoncerais à ma charge plutôt que de souffrir qu'une seule âme entre ici autrement que par cette porte et à l'aide de cette clef. Allons ! Saint-Paul, grand docteur des nations, donnez-nous quelque bon conseil... et vous tous, saints apôtres, à quel parti nous arrêter ?

Tous furent du même avis : tous, d'une voix unanime, déclarèrent qu'on ne pouvait tolérer pareil abus, et qu'il fallait au plus tôt pourchasser, expulser du ciel toute cette tourbe de gens sans aveu introduits par saint Joseph. Aussitôt, saint Georges, la lance au poing, sante sur son destrier, saint Hubert saisit son épieu, saint Paul brandit son glaive. Tous sont prêts à s'élaner, quand survint saint Joseph qui réclama humblement le silence et parla en ces termes : —Puisque vous vous rangez tous contre moi, que puis-je faire seul contre vous, pour défendre et retenir mes clients ? Daignez considérer, cependant, que je ne fais qu'user de mon privilège et de mon droit ; que jamais on ne doit pouvoir dire qu'un mortel, quel qu'il soit, ait mis en vain sa confiance en ma protection. S'il faut donc que les miens s'en aillent, en bien ! je partirai avec eux.

—Faites comme il vous plaira, lui fut-il répondu. (et saint Guidon, ancien clerc d'Auderlechte, s'empresse de dire : Amen). Saint Joseph se mit donc à rassembler ses gens. Ils formaient vraiment une collection aussi intéressante que nombreuse. —Bon voyage ! lui criaient-ou de

toutes parts. Que tardez-vous à partir ? Adieu ! Adieu ! —Laissez-moi au moins le temps de seller mon baudet, répartit saint Joseph, et je pars sur-le-champ, car j'emène avec moi et mon épouse et mon fils... Ces mots furent comme un coup de foudre sur les saints atterrés. Muets de crainte et de stupeur, ils se bouchaient les oreilles et n'osaient lever les yeux. Saint Georges, le premier, enleva bien vite le harnais de son cheval ; saint Hubert et saint Yves s'enfuirent éperdus ; tous s'éloignèrent confondus. Saint Joseph, se voyant seul et victorieux, rassura ses clients, et s'en retourna paisiblement à son atelier, où il s'empresse d'ajouter quelques marches encore à sa bien miséricordieuse échelle.

Ah ! puisse-je moi-même, un jour, avoir le bonheur d'atteindre l'échelle de saint Joseph et de pénétrer ainsi en paradis !

Saint-François-du-Lac

M. A. Mondou, secrétaire de l'association conservatrice du district de Montréal, est revenu dans sa famille, pour les fêtes de Noël. Il arrive de Québec, où il a passé le temps de la session en qualité de greffier du comité de l'agriculture. M. Mondou est très estimé dans sa paroisse, et les jeunes et les vieux de Saint-François-du-Lac ne lui ménagent pas leurs visites, qu'il reçoit toujours avec cordialité.

M. Gladu a fait trêve à ses luttes arides du parlement, et a passé la fête de Noël dans sa famille. A la messe de minuit il y a une assistance considérable, bien que le temps ne fût pas propice. On y a remarqué une affluence d'enfants plus forte que d'ordinaire. C'est bien aussi la fête par excellence des enfants ! Quelle fête religieuse de l'année pourrait égaler la fête de Noël dans l'âme de la jeunesse ! Y a-t-il, même parmi les vieillards, un seul d'entre eux qui ne ressentent pas de ces fortes émotions que ne procurent pas au même degré l'exaltation des autres mystères de notre religion ! Noël ! c'est la fête par excel-

lence ; c'est le jour marqué de la délivrance de l'humanité. Cette solennité, que revêt l'Église, l'heure inusitée, cette illumination, la crèche, le petit enfant Jésus, son lit de paille, les chants de l'Église, ceux des bergers, tout attire l'âme. Ah ! les chants des bergers ! les cantiques de Noël ! musique et chants pourtant bien simples ! Cependant qui peut les entendre sans émotion ? Noël ! Noël ! c'est l'Hosanna qui remplit le cœur de tous les chrétiens ; Noël ! c'est la porte du cœur qui nous remet avec plus de vivacité au milieu des plus doux souvenirs de notre enfance.

L'ÉTOILE DES BERGERS

Quand, la froide nuit, au ciel Dont les champs infinis s'azurent, Passa l'étoile de Noël, De pauvres bergers l'aperçurent. Laisant là chèvres et moutons, Prenant crosses et sacs de toile, Ils dirent aussitôt : partons ! Et suivirent l'étrange étoile. Les autres, amis du repos, Les prudents et les économes, Riront, en gardant leurs troupeaux De la dévotion de ces hommes. Quand ils revinrent, étonnés Contant, comme un fait véritable Que l'étoile les avait menés Voir un enfant dans une étable. Des voleurs avaient, à ces foyers, Pendant leur absence funeste, Pris bien des brebis, et les loaps Dévorant déjà tout le reste ; Et l'on se moqua beaucoup d'eux, Garder son bien, voilà l'utilité. Pourquoi donc courir, hasardeux, Après une étoile qui file ? Mais souffrir et n'avoir plus rien Contentait ces humbles apôtres ; Le peu qui leur resta de bien, Ce fut pour le donner aux autres. Fidèles au divin signal Qu'ils avaient suivi sans rien dire, Ils rendaient le bien pour le mal Et pour un outrage, un sourire. La nuit ~~est~~ du flou, en secret, Ils chantaient en chœur, sous les saules, Et quand l'un d'eux s'égarait, Ils le portaient sur leurs épaules. Bons, ils pardonnaient au méchant Et, par un merveilleux mystère, Ils absolvait, en la touchant, La courtisane et l'adultère. Et les autres bergers, pleins d'or, Dont l'avarice méprisable Craignait, pour y mettre un trésor, Des trous dans la chaleur du sable, Avaient des haines d'envious Pour ces pauvres de haute mine Qui gardaient au fond de leurs yeux, Un peu de l'étoile divine. FRANÇOIS COPPÉ.

CONTE DE NOËL

DANS LE CIEL Sur un nuage bleu conduit par une étoile, *Il Bambino Jesu* priait. La Vierge radieuse, exquise en son long voile, Très tendrement lui souriait. De flambeaux chérubins aux mines gracieuses Faisant vibrer des harpes d'or, Murmuraient lentement des chansons merveilleuses Pour endormir le "cher Trésor." Et les astres nacrés penchaient leur tête blonde Afin de voir et d'admirer ; Et, dans l'immensité, les montagnes du monde S'inclinaient pour mieux adorer. Soudain, un moinelet échappé de la terre Vint tomber mourant, éperdu, Sur le mignon Jésus, pour qui rien n'est mystère. Celui-ci, d'un air entendu, Le prit, l'enveloppa dans les plis de son linge, Et vit tout en le réchauffant, Fit de ce corps d'oiseau le corps d'un petit ange, Car c'était l'âme d'un enfant. ALBERT TROUDE.

REFLEXIONS MORALES

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite ; On croirait faire tort à sa capacité, Si du monde vulgaire on recevait visite. Cependant, un esprit solide, éclairé, droit, Du commerce des sots sait faire un bon usage ; Il les examine, il les voit, Comme on fait un mauvais ouvrage. Des défauts qu'il y trouve, il cherche à profiter ; Il n'est guère moins nécessaire De voir ce qu'il faut éviter, Que de savoir ce qu'il faut faire.

"Adieu, miss Ellen... Je regrette d'avoir été méchant pour vous..."

Ellen ne put répondre, mais elle appuya ses lèvres sur le front de l'enfant.

"Descendez, monsieur Georges," dit Guillaume, "il est tard."

Georges sauta à terre; puis, comme la voiture se remettait en marche, un paquet vint tomber près d'Ellen.

"Lucienne vous demande de la garder, et Paul veut bien!" cria la voix perçante du petit garçon.

C'était Emelka, la poupée noire à laquelle Lucienne attachait un double prix, pour son originalité et sa rareté, et surtout à cause du donateur. Justement, ce jour-là elle l'avait parée pour la promenade.

Ellen pressa instinctivement le jouet contre sa poitrine, puis se dressa debout dans le break pour voir encore une fois le petit groupe demeuré sur la route.

La poupée noire resta entre les bras d'Ellen jusqu'au moment où elle entra dans la cour de la gare.

Alors, revenant à la réalité de sa situation, elle l'enferma dans son sac, et, ayant pris congé de Guillaume, qui serait sa main frêle à la briser, elle s'approcha du guichet.

La voix en wagon, avec des compagnons de voyage qui ne s'occupent pas d'elle. Elle baisse son voile et évoque le souvenir des mois qui viennent de s'écouler.

En arrivant à Boisredon, Paul monta droit à la chambre des enfants et appela Yvonne.

"Lucienne est fatiguée, souffrante même," dit-il. "Déshabillez-la immédiatement, je vous prie."

L'enfant, épuisée de larmes, ne pleurait plus! Les soulèvements convulsifs de son petit cœur témoignaient seuls du chagrin intense qu'elle éprouvait.

"Vous avez donc su que miss Gordon est partie, mademoiselle Lucienne," murmura-t-elle d'un ton de sympathie, après s'être assurée que l'ombre de Mme Bennery n'apparaissait pas à la porte, derrière laquelle on entendait le pas mesuré de Paul dans le corridor.

"C'était une bien bonne et aimable demoiselle," reprit Yvonne, "et nous la regrettons bien, je vous assure..."

"Je ne peux pas m'en empêcher, Yvonne..."

"Vous êtes toute glauque, et cependant il fait si doux ce soir..."

Je vais vous apporter un peu d'infusion de fleur d'orange, voulez-vous?"

Lucienne ne répondit pas. Elle se laissait déshabiller presque sans faire un mouvement; mais ses yeux étaient rivés avec une expression désespérée sur la porte fermée d'Ellen.

Yvonne suivit ce regard et se méprit sur ce qu'éprouvait la petite fille.

"Soyez tranquille, mademoiselle Lucienne, vous ne serez pas seule cette nuit. Madame m'a dit de coucher dans la chambre de miss Gordon."

Lucienne tressaillit à ce nom, mais ne répondit rien.

"Là," reprit Yvonne, bordant soigneusement le lit, "je vais vous apporter la fleur d'orange, et après, vous essayerez de dormir."

Paul entra alors dans la chambre, s'assit au chevet du lit et prit la main inerte de l'enfant. Il n'essaya pas de la consoler autrement que par la sympathie de son regard et la chaleur de cette pression de main.

Yvonne revint bientôt, apportant la boisson calmante. Lucienne la prit docilement, puis posa de nouveau la tête sur l'oreiller. Il faisait déjà presque nuit dans cette chambre mansardée; l'obscurité, le silence et surtout l'épuisement agirent promptement sur cette délicate petite nature.

Paul sortit sans bruit de la chambre.

"Yvonne," dit-il à la femme de chambre, qu'il rencontra dans l'escalier, "vous voudrez bien surveiller Lucienne, n'est-ce pas?"

Paul fit un signe d'approbation et ouvrit la porte de la bibliothèque. La lampe était allumée. Georges, plus tranquille qu'à l'ordinaire, feuilletait un livre d'images. Mme Bennery tricotait et Juliette lisait, en prenant des notes, une traité sur l'électricité.

Le regard du jeune homme tomba sur la chaise longue de Michelle. La jeune fille n'était pas là.

"Ma cousine est-elle plus souffrante?" demanda-t-il, s'asseyant un peu à l'écart.

"Oui, elle est fatiguée," répondit sa mère d'un ton très froid. "Ou est-elle restée avec Lucienne?"

"Lucienne est couchée, ma mère, elle souffrante."

"Et je n'en ai rien su?" s'écria Mme Bennery, se levant avec plus d'irritation que d'inquiétude. "Ne suis-je pas accourue à soigner moi-même mes enfants? Ont-ils jamais eu à se plaindre de ma négligence?"

Elle se dirigeait vers la porte; son fils l'arrêta d'un geste.

"Ma mère, peut-être vaut-il mieux que vous ne montiez pas en ce moment... Elle s'est endormie, et ce sommeil est le meilleur soulagement de son mal."

"Pourquoi ne m'a-t-on pas appelée?"

"Il était inutile de vous déranger. Le mal était plutôt moral que physique; Lucienne a éprouvé un grand ébranlement," dit-il d'un ton grave.

"Oh! si ce n'était que de la sèberie!" murmura Juliette, tout en feuilletant son livre.

"Le mot sensibilité convient, dit moi," alors qu'il s'agit du chagrin très naturel qu'éprouve Lucienne du départ d'une personne à laquelle elle était attachée..."

Beaucoup trop attachée, interrompit sa mère, qui s'était rassemblée. "Miss Gordon a développé d'une manière ridicule chez elle ce que, à l'exemple de Juliette, j'appelle, quoi que tu en dises, de la sensibilité. Il paraît que vous avez eu une scène de désespoir sur la route..."

Et à ce propos, mon cher Paul, permets-moi de m'étonner que tu aies autorisé ta sœur à se défaire si sottement d'un objet de prix."

"Ce jouet, Lucienne l'avait reçu de moi, elle était libre d'en disposer..."

Georges rougit sous le regard de reproche de son frère.

De grâce, n'incrimine pas cet enfant, Paul; il a répondu à mes questions, voilà tout..."

Pour en finir avec cette sottise...

toire, l'estime que Lucienne n'avait pas le droit de disposer d'un objet quelconque sans son autorisation, et de plus, que miss Gordon a agi d'une manière inqualifiable en acceptant cet objet dont elle n'ignorait pas la valeur car, paraît-il, la poupée portait tous ses bijoux.

"Ma mère!" s'écria Paul involontairement.

Mme Bennery affecta de ne plus songer au départ de l'instabilité, et traita avec Juliette quelques questions de ménage auxquelles, naturellement, Paul était étranger. Il parla peu, mangea encore moins, et reprit son livre aussitôt qu'on se fut levé de table.

On se retirait de bonne heure à Boisredon. Yvonne apportait les bougeoirs au premier coup de neuf heures. Paul monta avec sa mère et après un instant d'hésitation, la suivit dans le corridor qui menait à sa chambre.

"Puis-je vous dire un mot, ma mère?"

"Certainement; entre, si tu le veux. Qu'est-ce? As-tu appris quelque chose de nouveau au sujet de ton embarquement?"

"Non, vous savez que j'ai la promesse du commandant Berthier de me prendre avec lui..."

Mme Bennery s'attendait à cette question, et sa physionomie glacée n'exprima aucun embarras.

"Ce départ ne peut t'étonner. Dès le premier moment de l'arrivée de cette jeune fille, nos rapports ont été désagréablement tendus; elle était susceptible et orgueilleuse, et d'ailleurs il y avait trop de fantaisie et d'imagination dans sa méthode."

"C'est bien... Et avez-vous en ce moment beaucoup de voyageurs?"

"Mais oui, Monsieur. Les billets de circulation que délivrent maintenant les compagnies de chemin de fer nous amènent des touristes, et..."

"Et ils prennent ici une heureuse idée de la cuisine et aussi de l'honnêteté bretonne," ajouta le vieux notaire d'un air aimable. "Bonjour, madame, à bientôt."

Me Guillou s'en alla de son pas tranquille, murmurant à demi-voix, selon son habitude, des paroles inintelligibles, mais ne perdant rien de ce qui se passait autour de lui et rendant avec une politesse empreinte les saluts qu'il recevait à chaque pas des gens appartenant à toutes les classes de la société.

Sa mémoire, sûre et précise, était proverbiale à l'étude et dans la ville. L'hôte de l'Univers en eût cependant pu rendre un bien mauvais témoignage, car le lendemain était un mardi, jour où Mme Bennery venait en ville, et ce fut justement ce matin-là que le notaire donna ordre d'atteler son vieux cabriolet et de donner au cheval un bon picotin, son intention étant de se rendre à Boisredon.

Il partit vers onze heures, et à deux kilomètres de la ville, il arrêta son domestique.

"Par là, Jacques; prends la vieille route."

"La vieille route! mais, Monsieur, on ne l'entreprend plus guère, et il y a des côtes effrayantes!"

"La bête est jeune, et la voiture légère... Il y a dix ans que je n'ai passé par cette route, Jacques, et elle est plus agréable que la nouvelle. Nous boirons un bol de cidre à Saint-Julien, qui est un joli bourg, et nous verrons l'autel que Pouldu a sculpté l'année dernière..."

Ces raisons parurent concluantes à Jacques. Le temps était beau, d'ailleurs, et les ornements pas trop profonds. On passait fort peu par cette route, et Me Guillou n'y rencontra d'autres véhicules qu'une ou deux charrettes.

Il était près d'une heure quand le vieux cabriolet à la capote rouillée et à la caisse bleue de roi fit son entrée dans la cour de

Boisredon. Le notaire descendit lestement, et se dirigea à droite du perron, vers la porte ouverte de la cuisine, qui donnait directement dans la cour.

"Bonjour, Catherine," dit-il, pénétrant dans la vaste pièce dallée toute tapissée d'ustensiles de cuivre brillant. "Vous rajeunissez, ma fille; un de ces jours, vous viendrez me demander de rédiger votre contrat de mariage."

"Monsieur Guillou! Pas possible! Voilà un siècle qu'on ne vous a vu ici. C'est vous qui ne vieillissez pas non plus, Monsieur! Je vous ai toujours vu le même."

"J'ai toujours été vieux, et vous, vous serez toujours jeune, ma fille."

Catherine se mit à rire; les compliments ne sont pas pris en mauvais parti quand on a quelque peu dépassé la quarantaine.

"Il fallait venir dîner, Monsieur," dit-elle, tout en se lavant les mains à la hâte et en saisissant un tablier de toile blanche; vous auriez vu que ma cuisine n'est pas plus mauvaise qu'autrefois. Mais il fallait surtout annoncer votre visite! Justement Madame est en ville avec Mlle Juliette."

"Ah! elle est en ville! N'y était-elle pas hier?"

"Jamais le lundi, Monsieur... On aurait pu vous le dire à l'Univers."

"J'y suis allé. Que pensez-vous de Mme Leblanc de ma mémoire?" dit sournoisement le notaire. "Mais ne verrai-je personne ici?"

"M. Paul est sorti avec les enfants; il n'y a que Mlle Michelle... Venez au salon, Monsieur, je vais demander si elle peut vous recevoir... Vous servirez quelque chose?"

"Non, j'ai dîné avant de partir. Dites à Mlle d'Avesne que je serais très honoré de la voir."

Me Guillou, resté seul, inspecta le salon d'un regard rapide. Il se le rappela parfaitement; sa mémoire—qui n'était pas toujours mauvaise—conservait fidèlement jusqu'aux moindres détails d'un intérieur où il avait été admis. Rien n'était chargé dans le salon de Boisredon; le parquet avait toujours le poli d'une glace, les sièges étaient alignés le long des murailles avec la même régularité solennelle, la figure douce et timide de M. Bennery exprimait le même embarras et la même mélancolie dont le notaire se souvenait d'avoir vu l'original affligé dans ce salon glacial. Enfin, sur la table ovale, les mêmes albums et les mêmes reliures éclatantes étaient rangés dans un ordre immuable autour d'une jardinière.

Me Guillou s'approcha machinalement, ouvrit au hasard un de ces albums, et fit un mouvement de surprise en apercevant un petit croquis plein de grâce du château de Boisredon. Cette masse blanche, propre, lourde et sans style ne prêtait pas plus à l'art qu'à la poésie; mais la main qui l'avait dessinée avait été évidemment guidée par un sens à la fois artistique et poétique, et avait communiqué à la vieille maison tout le charme que pouvait lui donner le voisinage de sa large avenue de hêtres et de chênes noueux. Me Guillou se piquait de goûts éclairés, et frappé de la grâce de ce petit rien, il chercha la signature. Ce n'était celle d'aucun des jeunes filles de la maison, pas plus que celle de Paul. Il n'y avait que des initiales, E. G., et le notaire chercha rapidement, mais sans résultat satisfaisant, lequel des voisins de campagne des Bennery pouvait posséder ce talent vraiment original.

La voix d'Yvonne le rappela à lui-même.

"Si Monsieur veut passer dans la bibliothèque, Mlle Michelle sera bien aise de le voir."

Michelle était étendue sur sa longue chaise. Malgré la douceur de la saison, il y avait un clair feu de bois dans la grande cheminée, et la jeune fille était enveloppée dans l'un de ces tricots blancs qu'elle aimait, et qui faisait ressortir l'éclat févrique de ses joues amaigries.

Le notaire dut réprimer un mouvement de surprise; le changement qu'il s'était opéré chez Michelle était vraiment effrayant. Le regard de la jeune fille s'attachait sur le sien avec une curiosité un peu inquiète.

"Il y a longtemps que vous ne m'avez vue. Me trouvez-vous changée?"

"À votre âge, on embellit toujours," balbutia le notaire, cherchant à retrouver son arabischerb ordinaire.

"Non, la maladie n'est pas belle, et je suis encore malade. Mes forces ne s'accroissent pas."

"La saison est inégale... Cela reviendra, surtout si votre mo-

ral se soutient. Il vous faudrait des distractions, chère demoiselle. Pourquoi vous laissez-vous en laici?"

"Oh! vous savez que Juliette et moi ne sympathisons guère; quant à ma tante, je lui suis certainement très dévouée, mais elle n'a pas été destinée au rôle de garde-malade. Eh bien, parlez-moi d'autre chose pour me distraire. Aussi bien je fais tout ce que je peux pour cela... Aviez-vous à faire à ma tante quelque communication que je puisse lui transmettre?"

"Pas la moindre. Je me suis donné le luxe d'un jour de congé, et justement, j'arrive en l'absence de ma respectable amie... Elle fait des visites?... Non, au fait, on m'a dit qu'elle est en ville... D'ailleurs, vous n'avez guère de trop proches voisins."

"C'est vrai; cependant nous avons été très mondains cet été, et j'en porte la peine... Ma tante a voulu amuser son fils..."

"Ce qui est bien naturel... Est-il encore ici pour quelque temps?"

"Il part la semaine prochaine," dit Michelle, étouffant un soupir.

"Eh! eh! la vie des mariés est pénible... Et les châteaux des environs ont donc été en liesse?"

"Pas que je sache; mais les ressources du pays peuvent suffire; nos chasseurs ont pour la plupart le pied fort léger pour la danse."

"Mme Bennery pourrait-elle venir avec vous? N'avez-vous aucune invitation depuis son départ?"

"Oh! non; vous savez que ma tante n'a guère d'amis intimes."

"Mais je pensais que son fils, passant un congé chez elle, elle aurait noué quelques relations nouvelles... Aucune, eh?"

"Aucune. Ma tante ne fait jamais d'avances."

"C'est un principe fort sage s'il n'est pas exagéré... Ainsi, M. Paul n'a pas amené de camarades?"

"Non," répondit Michelle, un peu étonnée.

Le notaire s'aperçut de cette surprise.

"On prétend que je ne délaie pas les cancaans," dit-il avec un sourire. "Il n'en est rien; je ne suis pas curieux, je reçois malgré moi trop de secrets pour l'être. Mais je croyais que votre cousin avait fait faire à sa mère la connaissance d'un ami... Une vieille famille... M. de Keralane, si je ne me trompe."

"Je ne connais personne de ce nom, et Paul ne nous a jamais amené un ami."

"Vraiment! Je confonds avec quelque autre, en ce cas."

"Keralane!" répéta Michelle. "Le nom m'est familier, bien que je ne sache pas où ni quand je l'ai entendu prononcer; mais je n'ai certainement rencontré personne qui le portât."

Me Guillou changea de conversation. Michelle l'interrompit tout à coup.

"Savez-vous, que je trouve votre visite doublement bien venue?... Voudriez-vous me donner une consultation?"

"A vous? Très volontiers. S'agit-il de l'acquisition d'un domaine?"

Le visage de Michelle s'altéra, et elle secoua la tête.

"J'ai pensé ces temps derniers," dit elle, "à faire mon testament."

"C'est une fantaisie bien sombre. Vous aurez le temps de le remanier bien des fois, mon enfant."

"Qui sait? En tout cas, je me suis toujours piquée de ne point avoir de frayeurs puériles, et un testament ne fait pas mourir."

"Comment donc! C'est, au contraire, un brevet de longue vie," dit le notaire, essayant de plaisanter. "J'ai dans mon étude, un bon nombre de plis cachetés qui sont devenus tout jaunes, tandis que ceux qui me les ont confiés sont encore frais et alertes... Si donc vous désirez mettre mon expérience à contribution, non en vue d'un événement qui est bien éloigné, mais dans le but d'accroître vos connaissances légales, je suis tout à votre disposition."

Michelle passa vivement la main sur ses yeux, qui étaient extraordinairement brillants, si brillants qu'on eût cru y voir une larme. Elle ne parla pas davantage de ses tristes pressentiments, mais reprit la parole avec une parfaite possession d'elle-même.

"Vous connaissez ma famille mieux que moi," dit-elle. "Ma plus proche parente et mon héritière légale, c'est ma tante Bennery, n'est-ce pas?"

"Parfaitement."

"Je ne crois pas la blesser en faisant mon testament en faveur

de ses enfants, surtout si je lui laisse la jouissance viagère d'une partie de ma fortune?"

(A continuer)

MARCHE DE SOREL

Table with 2 columns: Item and Price. Includes LÉGUMES (Patates, Choux, Oignons, Fèves, Oignons, Fèves) and GRAINS (Pois, Avoine, Sarrasin, Orge, Gaudriole, Graine de mil).

Table with 2 columns: Item and Price. Includes VOLAILLES ET GIBIERS VIVANTS (Dindes, Oies, Canards, Poules plumées, Pigeon, Pordrix, Graine de lin).

Table with 2 columns: Item and Price. Includes FINE (Farine en quart, Farine en poche, Farine de blé d'inde, Farine de gruau, Sarrasin).

Table with 2 columns: Item and Price. Includes PRODUITS DE LA FERME (Beurre frais, Beurre salé, Œufs frais, Laine filée, Savon).

Table with 2 columns: Item and Price. Includes DIVERS (Miel coulé, Sucre d'érable, Saindoux, Tabac, Paille, Foin, Eau de boeuf, Eau de veau, Eau mouton, Cochon vivant).

Table with 2 columns: Item and Price. Includes PRIX DES GRAINS CHEZ LES MARCHANDS DE SOREL (Avoine, Sarrasin, Orge, Pois, Graine de lin, Blé de semence, Blé d'Inde, Moulé, Gruau, Son, Fèves).

Table with 2 columns: Item and Price. Includes LE LINIMENT DE MINARD EN VENTE PARTOUT (A VENDRE).

Cette magnifique terre de 200 arpents 7 x 25, toute en culture facile à écouler sur la rivière Saint-François, à dix arpents en haut de l'église de Pierreville. Magnifique résidence, dépendances de première classe.

Titres parfaits, conditions faciles. S'adresser au propriétaire M. Napoléon Gill, Pierreville, ou à Désy et Gardin, notaires, bâtisse de la banque d'Archielago, So. el.

Sorel, 3 nov. '93.—3m.

MERES!

C'est le temps de prendre une bouteille de "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière. C'est un remède par excellence pour purifier et renforcer le sang les printemps, et une bouteille vaut mieux que deux de Salsepareille. Faites-en prendre à vos jeunes filles et toutes les difficultés qu'elles rencontrent à certain âge disparaîtront.

Le visage de Michelle s'altéra, et elle secoua la tête. "J'ai pensé ces temps derniers," dit elle, "à faire mon testament."

Michelle passa vivement la main sur ses yeux, qui étaient extraordinairement brillants, si brillants qu'on eût cru y voir une larme. Elle ne parla pas davantage de ses tristes pressentiments, mais reprit la parole avec une parfaite possession d'elle-même.

Vous connaissez ma famille mieux que moi," dit-elle. "Ma plus proche parente et mon héritière légale, c'est ma tante Bennery, n'est-ce pas?"

Parfaitement. Je ne crois pas la blesser en faisant mon testament en faveur

J'ai été guéri de la goutte par le LINIMENT DE MINARD. Andrew King.

J'ai été guéri de Bronchites aiguës par le LINIMENT DE MINARD. Sussex. Lt.-Col. C. Crewe Bead.

J'ai été guéri d'un Rhumatisme par le LINIMENT DE MINARD. Workham Out. C. S. Billings.